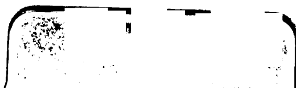



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LES HOMMES SONT
CE QUE LES FEMMES LES FONT

PROVERBE

Clichy. — Imp. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES HOMMES SONT

CE QUE LES FEMMES LES FONT

PROVERBE

PAR

ÉMILE DE GIRARDIN



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

PERSONNAGES

LE COMTE HORACE DE PUYLIN.
ALEXIS DE NEULAYE.
LE BARON MAXIME DE VALVERD.
ARMANDE.
HENRIETTE.
CLAUDE, domestique.



LES HOMMES SONT CE QUE LES FEMMES LES FONT

La scène représente un petit salon très-élégant

SCÈNE PREMIÈRE

ARMANDE, LE COMTE HORACE DE PUYLIN.

HORACE.

Vous dites qu'elle a...

ARMANDE.

Seize ans...

HORACE.

Seize ans.

ARMANDE.

Je dis qu'elle les a... elle ne les a pas encore... elle ne les

aura que le 15 juillet... le jour du terme et le jour de la Saint-Henri.

HORACE.

C'est à cause de cela qu'elle se nomme Henriette?

ARMANDE.

Est-ce que vous n'aimez pas le nom d'Henriette? Elle se nomme aussi Rosalie; c'est le nom de sa marraine... Vous pourrez choisir entre les deux noms, et, s'ils ne vous plaisent pas, lui en donner un troisième qu'elle portera... Armande n'était pas mon nom.

HORACE.

Ah!

ARMANDE.

Je m'appelais Joséphine... Mais quand je suis entrée dans le corps de ballet de la Porte-Saint-Martin j'ai pris le nom d'Armande... Un joli nom, n'est-ce pas?

HORACE.

Très-joli... Et pourquoi avez-vous quitté le théâtre?

ARMANDE.

C'est lui qui m'a quittée... j'avais engraissé, j'avais engraissé à ce point qu'on ne m'appelait plus que la Tour-Malakoff... Le directeur n'a plus voulu renouveler mon engagement. J'ai frappé à toutes les portes des théâtres où l'on dansait... Croiriez-vous qu'aucune ne s'est ouverte !...

HORACE.

Alors...

ARMANDE.

Du luxe je suis tombée dans la misère; j'avais un très-beau

mobilier Louis XV... ce qu'il y a de plus pur... il a été vendu... Misère, chagrin et humiliations m'ont fait maigrir, mais trop tard... Il y a quatre ans j'étais trop grasse, maintenant je suis trop maigre... Ah ! sans cela, je vous le jure, jamais... jamais.

HORACE, lui remettant une liasse de billets de banque.

Tenez... comptez...

ARMANDE les compte, et pendant qu'elle les compte Horace allume un cigare.

C'est juste... soixante billets de mille... Je ne vous demande pas de me promettre que vous serez bon... car j'ai pris d'avance tous mes renseignements.

HORACE.

C'est de la prudence.

ARMANDE.

Sans cela...

HORACE.

Eh bien ! adieu...

ARMANDE.

Non pas adieu... au revoir.

HORACE.

Est-ce que ce sera vous ?...

ARMANDE.

Qui donc voulez-vous que ce soit? Henriette n'est jamais sortie seule.

HORACE.

Je l'attends.

ARMANDE.

Elle sera ici dans une heure... Au revoir, au revoir, cher

comte... (*À part, en sortant.*) Quel jeune homme sec! Pas le plus petit mot de politesse!

SCÈNE II

HORACE, *seul.*

L'indigne femme! Un instant de plus et je la jetais à la porte. Une mère vendre ainsi sa fille! c'est ignoble.

Il sonne.

SCÈNE III

HORACE, CLAUDE.

HORACE.

Est-ce qu'il n'est venu personne?

CLAUDE.

Tous ces messieurs sont dans le fumoir, où ils jouent en attendant que monsieur le comte...

HORACE.

Que leur avez-vous dit?

CLAUDE.

Je leur ai répondu que monsieur le comte n'était pas visible.

HORACE.

Est-ce qu'ils ont insisté?

CLAUDE.

Ils m'ont fait mille questions.

HORACE.

Et...

CLAUDE.

Je n'ai répondu à aucune... Je leur ai présenté des cartes et des cigares, et ces messieurs n'ont plus pensé à rien... qu'à jouer et à fumer.

HORACE.

Je vais les retrouver... Non... dites-leur, s'ils vous le demandent, que maintenant je suis libre.

Claude sort.

SCÈNE IV

HORACE, seul.

Que diable ai-je donc? Je devrais être joyeux comme un sultan, j'ai gagné cette nuit à Nély-Pacha cent cinquante mille francs, restent quatre-vingt-dix ; j'ai acheté et payé d'avance une jeune fille comme aucun Turc n'en a une pareille dans son harem, et je suis triste... C'est stupide. Est-ce que j'aurais le bonheur mélancolique? Il est vrai qu'il était huit heures du matin quand je suis rentré pour me coucher. Ceux qui ne jouent pas s'imaginent que le jeu amuse... Voilà comme il amuse! (Il bâille en détirant les bras.) Le jeu n'amuse pas, il use.

SCÈNE V

HORACE, ALEXIS.

ALEXIS *entre en chantant.*

Quel est donc ce mystère?

HORACE.

Quel mystère?

ALEXIS.

Nous arrivons à midi précis, et tu n'étais pas là, ou plutôt tu ne nous reçois pas.

HORACE.

J'étais occupé.

ALEXIS.

Avec une femme...

HORACE.

Tu appelles cela une femme ?

ALEXIS.

Elle ne l'est plus, mais elle l'a été: ce n'était pas de ton temps, c'était du mien... Je l'ai connue très-jolie, mais très-jolie, quand elle dansait dans la *Biche au bois*.

HORACE.

Maintenant elle est hideuse.

ALEXIS.

Hideuse... non; panée, tannée, fanée, oui.

HORACE.

Mais comment sais-tu avec quelle femme j'étais? Est-ce que Claude te l'aurait nommée?

ALEXIS.

Je l'ai rencontrée sur l'escalier; elle descendait, moi je montais; nous nous sommes donné la main.

HORACE.

Tu lui as donné la main?

ALEXIS.

Et pourquoi ne la lui aurais-je pas donnée?

HORACE.

A combien est Julia?

ALEXIS.

A sept contre deux. C'est Frédéric qui gagnera.

HORACE.

Il gagne toujours.

ALEXIS.

Plains-toi donc, toi à qui tout réussit!

HORACE.

Qu'est-ce que j'ai de plus que toi?

ALEXIS.

D'abord dix ans de moins, et...

HORACE.

Et...?

ALEXIS.

Et de plus les cent cinquante mille francs que tu as gagnés cette nuit au musulman.

HORACE.

Ce soir je les reperdrai peut-être.

ALEXIS.

Tu n'as qu'à ne pas jouer.

HORACE.

Et si je ne jouais pas, qu'est-ce que je ferais ?

ALEXIS.

Fais un voyage... Pars avec Henriette... aux frais du pacha ; ce sera piquant !

HORACE.

Tu sais donc déjà?...

ALEXIS.

Ces choses-là, ce n'est pas le lendemain qu'on les sait, c'est la veille.

HORACE.

Qui donc a pu le dire ?

ALEXIS.

Candide ! tous ceux qui avaient intérêt à faire monter les enchères.

HORACE.

En effet, c'est une idée ! La bonne occasion d'aller en Italie par la Corniche et de revenir par la Suisse !

SCÈNE VI

HORACE, ALEXIS, MAXIME.

MAXIME.

Maudite veine !

HORACE.

Tu perds ?

MAXIME.

Les vingt mille francs que j'avais apportés... Horace, prête-m'en vingt mille.

ALEXIS.

Si tu attendais que la veine retourne !

MAXIME.

Et quand saurai-je qu'elle est retournée ?

HORACE, *donnant à Maxime les vingt mille francs.*

Les voici.

MAXIME.

As-tu un crayon et un bout de papier ?

HORACE.

C'est inutile.

MAXIME.

Tu le sais, j'aime les affaires en règle.

HORACE, *à part.*

S'il écrit, c'est qu'il sait que s'il perd il ne sera pas en me-

sure de rendre... Baste! vingt mille francs de moins... restera encore soixante-dix. (Haut.) Que cherches-tu?

MAXIME.

Je cherche un crayon et du papier. — J'ai trouvé ce qu'il me faut.

ALEXIS, à Maxime.

Heureusement tu n'auras pas le temps de perdre... Il est une heure vingt-cinq et le Mail vient nous prendre tous ici à deux heures... *exactley*.

MAXIME, donnant le papier.

Voilà.

HORACE.

Bien.

MAXIME, à Alexis.

Viens donc... tu me porteras bonheur.

ALEXIS.

Tu crois?

MAXIME.

J'en suis sûr! Et toi, Horace?

HORACE.

Je vous rejoins.

ALEXIS, à Maxime.

Il a un ordre à donner! Passe.

Alexis et Maxime sorten

SCÈNE VII

HORACE, seul.

Une heure trois quarts...

Il regarde sa montre.

S'approchant d'une glace, il refait le nœud de sa cravate avec soin, tire de sa poche un petit peigne et arrange ses cheveux, prend un flacon et verse quelques gouttes dans ses mains; il s'étend sur son canapé, se relève, ouvre un livre, le referme, allume un cigare, l'éteint. Scène muette qui doit exprimer le sentiment de vive attente qu'Horace éprouve intérieurement.

SCÈNE VIII

HORACE, ALEXIS.

ALEXIS.

Mais viens donc! Le Mail est attelé...

HORACE.

Partez tous! Je resterai... J'ai la migraine.

ALEXIS.

Ah! tu appelles cela avoir la migraine! Je retiendrai l'expression... Mais tu es chez toi et tu ne peux pas nous laisser partir tous sans faire au moins une apparition.

HORACE.

C'est vrai... Tu as raison... Je n'y avais pas pensé... Oui, mais si je parais, je serai entraîné, je serai emporté par le flot. Trouve un prétexte à ma disparition.

ALEXIS.

Lequel ?

HORACE.

Est-ce que je sais ? Dis qu'on est venu me chercher en toute hâte pour être le témoin d'un duel. Tire-t'en comme tu pourras. Je disparais.

Il sort.

SCÈNE IX

ALEXIS, seul.

Après tout, ils croiront ce qu'ils voudront. Qu'importe !

SCÈNE X

ALEXIS, MAXIME.

MAXIME.

Où donc est Horace?

ALEXIS.

Est-ce que tu as déjà tout perdu?

MAXIME.

Non; au contraire, j'ai gagné... Hein! si j'avais suivi ton conseil!... mes vingt mille francs seraient perdus, tandis que je les ai rattrapés et au delà. Et je venais retirer le bon que j'ai remis à Horace...

ALEXIS.

Il a tous les bonheurs!

MAXIME.

Que veux-tu dire?

ALEXIS.

Tu le sauras demain. Partons! partons!

MAXIME.

Est-ce qu'Horace ne vient pas?

ALEXIS.

Non.

MAXIME.

Pourquoi?

ALEXIS.

Il a la migraine... je me trompe, ce n'est pas la migraine qu'il a; on est venu le chercher en toute hâte pour être témoin d'un duel.

MAXIME.

Contre qui?

ALEXIS.

Je n'en sais rien.

MAXIME.

C'est louche... (Il sonne.) Cela s'éclaircira au pesage. Nos amis s'impatientent, ne les faisons pas attendre...

ALEXIS.

Pourquoi sonnes-tu?

SCÈNE XI

ALEXIS, MAXIME, CLAUDE.

MAXIME.

Claude, vous direz au comte de Puylin qu'il n'oublie pas que nous dînons ce soir tous ensemble.

CLAUDE.

Je ferai ce que me dit monsieur le baron.

Alexis et Maxime sortent.

SCÈNE XII

CLAUDE.

Quel bruit! quel vacarme!... Quand ils jouent on entendrait une mouche voler; mais dès qu'ils ne jouent plus ils jurent. Puisqu'on n'entend plus rien, c'est qu'ils sont tous partis pour les courses. Mais pourquoi donc monsieur ne va-t-il pas avec eux?

SCÈNE XIII

HORACE, CLAUDE.

CLAUDE.

M. le baron Maxime de Valverd m'a recommandé de ne pas

laisser oublier à monsieur le comte que ces messieurs dînaient ce soir tous ensemble.

HORACE.

C'est bien... Ma porte est fermée pour tout le monde... à l'exception d'une jeune personne que j'attends.

Claude se retire en s'inclinant.

SCÈNE XIV

HORACE, seul.

Cette horrible mère est capable d'entrer avec sa fille.

La porte s'ouvre, Henriette entre, la porte se referme.

SCÈNE XV

HORACE, HENRIETTE.

HORACE, allant au-devant d'Henriette.

Est-ce que vous êtes venue seule?

HENRIETTE.

Non, monsieur ; ma mère m'a accompagnée.

HORACE.

Et que vous a-t-elle dit?

HENRIETTE.

En me quittant elle m'a dit... elle m'a dit la vérité.

HORACE.

Asseyez-vous, Henriette... asseyez-vous près de moi... Donnez-moi votre main... Vous avez une très-jolie main... Et la vérité ne vous a pas effrayée ?

HENRIETTE.

Non, monsieur, parce que dès que j'ai su que vous étiez jeune, je me suis dit qu'un homme de votre âge ne pouvait point ne pas être un homme d'honneur.

HORACE.

Et qu'appelez-vous un homme d'honneur?

HENRIETTE.

Vous.

HORACE.

Qu'en savez-vous? vous ne me connaissez pas.

HENRIETTE.

Je le vois et je le sens.

HORACE.

Mais cela ne m'explique pas, ma chère Henriette, ce que signifie, sur vos charmantes lèvres, si fines et si roses, une expression qui n'est usitée et n'a de valeur que d'homme à homme.

HENRIETTE.

Vous voulez absolument que je vous dise toute ma pensée?

HORACE.

Oui, tout entière.

HENRIETTE.

Eh bien! j'appelle, moi, un homme d'honneur, un homme qui, en position par sa jeunesse et sa fortune de choisir à son gré entre toutes les demoiselles entretenues de Paris, se trouvant en face d'une honnête fille, la respecte comme... il voudrait que fût respectée sa sœur si elle était née pauvre... Est-ce que je me trompe?

HORACE.

Avant de répondre, il me faut le temps de réfléchir...

HENRIETTE.

Non, ne réfléchissez pas... Je n'ai pas de père, je n'en ai jamais eu... J'ai une mère, mais qui, s'étant habituée au luxe, craint la misère plus qu'elle n'aime sa fille... Soyez bon, soyez ce que serait pour moi un frère! Je vous le demande à deux genoux.

HORACE

Henriette, relevez-vous! relevez-vous donc! Henriette, relève-toi.

HENRIETTE, se relevant.

Ah! vous m'avez tutoyée, vous êtes mon frère... Un frère dont je ne sais pas le nom!... Comment vous nommez-vous?

HORACE.

Horace.

HENRIETTE.

Asseyez-vous près de moi et causons.

HORACE.

Parle.

HENRIETTE.

Puisque vous êtes mon frère, vous n'êtes pas riche... N'étant pas riche, que fait mon frère? Il me dit : Chère petite sœur, tu veux rester une honnête fille, n'est-ce pas? Je lui réponds : Oui, mon frère. Bien!... Tu n'as pas de vocation pour être danseuse; tu n'as pas assez de voix pour chanter sur un théâtre; peut-être un jour ferais-tu une bonne actrice!... (C'est mon frère qui parle.) Mais il faudrait trois ou quatre ans de leçons, et je n'ai pas le moyen de les payer... Je connais un magasin où je puis te faire entrer, où tu commenceras par ne rien gagner, mais où tu ne me coûteras rien.

HORACE.

Quel magasin?

HENRIETTE.

Celui que mon frère désignera.

HORACE.

C'est sérieux?

HENRIETTE.

Ce qu'il y a de plus sérieux.

HORACE.

Mais s'il en est ainsi, Henriette, comment n'as-tu pas demandé à ta mère de te placer dans un magasin?

HENRIETTE.

Je le lui ai demandé souvent, jamais elle n'a voulu.

HORACE.

Et quelle raison te donnait-elle?

HENRIETTE.

Elle se mettait en colère et prétendait que la fille d'une danseuse ne pouvait pas être fille de magasin... encore moins ouvrière, que ce serait déchoir. Aussi ne m'a-t-elle jamais permis d'apprendre à coudre.

HORACE.

Qu'as-tu appris? que sais-tu?

HENRIETTE.

Rien, ou presque rien... ce qu'il faut pour être admise au Conservatoire, où je suis depuis cinq mois.

HORACE.

Est-ce que tu ne t'y plais pas?

HENRIETTE.

Non.

HORACE.

Pourquoi?

HENRIETTE.

Parce que je ne sens pas en moi le talent qu'il faut pour débuter au théâtre autrement... comment dirai-je?... qu'après

avoir cessé, ayant un frère, d'oser le regarder sans baisser les yeux... Le théâtre sans le talent qui vous protége et le public qui vous encourage et vous soutient... je ne le comprends pas. Ai-je tort, monsieur mon frère?

HORACE.

Peut-être es-tu trop modeste!

HENRIETTE.

Est-ce qu'on l'est jamais assez? Est-ce qu'on n'est pas toujours trop porté à se croire des qualités qui ne brillent que par leur absence?

HORACE.

Mais alors que tu n'aurais pas eu un succès de talent, tu aurais eu un grand succès de beauté.

HENRIETTE.

C'est précisément celui que je ne voulais point.

HORACE.

Et pourquoi?

HENRIETTE.

Ne me le demandez pas.

HORACE.

Je désire le savoir... Dis-le moi.

HENRIETTE.

Parce que c'était celui que ma mère voulait trop... Et cette beauté que vous exagérez...

HORACE.

Je ne l'exagère pas... Tu es ravissante!

HENRIETTE.

Cela me l'a fait prendre dans un tel dégoût, qu'aussitôt que je me regarde dans un miroir je sens mes yeux se mouiller de pleurs... Si une larme ne vous fait pas peur, mettez votre main là... Tiens! en voici une aussi qui tombe de vos yeux... Laissez-moi la recueillir et la garder... (Elle embrasse Horace.) Vous voyez bien que j'avais eu raison d'avoir confiance en vous comme dans un frère!

HORACE.

Je suis un imbécile.

HENRIETTE.

Non, vous êtes un honnête homme.

HORACE.

Tous mes amis se moqueront de moi.

HENRIETTE.

Mais moi, je ne me moquerai pas de vous. Je vous aimerai, je vous honorerai, je vous respecterai; si vous tombez malade, je serai votre sœur de charité, je vous soignerai... Votre front se plisse et s'assombrit. A quoi pensez-vous?

HORACE.

Je pense que tu aurais été la plus adorable des maîtresses et la plus adorée.

HENRIETTE.

Votre mère vit-elle encore?

HORACE.

Oui.

HENRIETTE.

Vous l'aimez?

HORACE.

Beaucoup.

HENRIETTE.

Profondément?

HORACE.

Profondément.

HENRIETTE.

Alors, c'est au nom de votre mère que je vous supplie de n'avoir plus cette vilaine pensée... indigne de vous encore plus que de moi.

HORACE.

Mais cette pensée me reviendra sans cesse.

HENRIETTE.

Eh bien! monsieur, vous la renverrez toutes les fois qu'elle reviendra.

HORACE.

C'est facile à dire.

HENRIETTE.

Et ce ne sera pas plus difficile à faire.

HORACE.

Tu le crois?

HENRIETTE.

J'en suis sûre.

HORACE.

Comment peux-tu l'être?

HENRIETTE.

Est-ce que les filles pauvres ignorent rien? Est-ce que devant elles, quand ils parlent de ce qu'elles ne devraient pas entendre, les plus beaux messieurs, les plus distingués, baissent la voix et se croient tenus à garder aucune réserve? Est-ce qu'ils ont le respect de la vertu sous la robe de la pauvreté? Aussi, le moins que fasse de nous la pauvreté est-il de nous rendre précoces; mon acte de naissance ne me donne que seize ans, j'en ai trente par la réflexion. Croyez-vous donc que je ne sache pas que tous les jeunes gens qui sont assez riches pour les payer n'ont que l'embarras des maîtresses?... Vous devez en avoir eu beaucoup, vous en aurez une de plus... Mais ce que vous n'aurez pas, ce sera une affection respectueuse et dévouée comme celle que j'aurai toujours pour vous... Jeune, beau et riche, vous avez tous les luxes, celui de cette affection vous manque, donnez-vous le.. jevous en prie, je vous en supplie.

HORACE.

Il fallait m'en prier tout de suite. Ne vois-tu pas que plus tu m'en pries et moins je puis céder, car plus tu me parais... ravissante... incomparable.

HENRIETTE.

Vous n'avez pas soixante ans... vous n'êtes pas un vieux lie bertin, vous n'avez pas le cœur desséché... où donc serait votr-

triomphe, où donc serait votre joie de voir s'avilir dans vos bras une fille qui s'y jette loyalement, non pour que vous la perdiez, mais pour que vous la sauviez ?

HORACE.

Mais tu ne seras pas perdue!

HENRIETTE.

Ne mentez pas! Un homme de votre race ne doit jamais mentir.

HORACE.

Je t'aime... Je te donnerai tout ce que tu désireras. Tu auras un petit hôtel que tu habiteras seule... Tu auras ta voiture, tes chevaux, tes gens... Tu ne seras pas chez moi, je serai chez toi.

HENRIETTE.

A quoi sert de m'offrir tout cela? C'est trop de générosité. Dites-moi crûment: Tu m'appartiens, car je t'ai achetée, car je t'ai payée... Eh bien! puisque ma mère m'a vendue, prenez-moi... faites de moi une vile créature couverte de boue par les roues de la voiture qui promènera ma honte!...

Elle ôte son manteau.

HORACE.

Que fais-tu?

HENRIETTE.

Ce que je fais?... Vous le voyez... je me livre.

HORACE.

Henriette, vous êtes un noble cœur; le mien ne restera pas

64

au-dessous du vôtre... Remettez votre manteau. Je vais vous faire reconduire chez votre mère.

HENRIETTE.

Chez ma mère!... jamais.

HORACE.

Mais où voulez-vous donc aller?

HENRIETTE.

Où il vous plaira de me placer... Parmi tous vos fournisseurs il doit y en avoir au moins un qui n'ait rien à vous refuser.

HORACE, après quelques moments d'hésitation.

Vous n'avez que seize ans! Ce n'est pas dans un magasin que je vais vous conduire, mais dans un pensionnat, où vous recevrez l'éducation que vous méritez d'acquérir.

Il sonne.

HENRIETTE.

Mais après?

HORACE.

Après? Vous avez raison. Après, vous vous marierez à un honnête garçon qui soit digne de vous. Cette nuit, j'ai gagné au jeu cent cinquante mille francs; il m'en reste quatre-vingt-dix.... Les voici... Ils serviront à payer votre entretien et votre pension jusqu'à ce qu'ils servent à vous doter.

HENRIETTE, portant à ses lèvres une des mains d'Horace.

Ah! comme j'ai eu raison de mettre ma confiance en vous!... Les hommes valent mieux que les femmes.

2

HORACE.

Les hommes sont ce que les femmes les font.

SCÈNE XVI

HORACE, HENRIETTE, CLAUDE.

CLAUDE.

Monsieur le comte a sonné ?

HORACE.

Mon chapeau et mes gants..... Partons..... Passez devant, ma pupille.

FIN

Clichy — *Impr.* Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12. (1112, 12-1.

(27)

GIRARDIN

LES HOMMES SONT
CE QUE LES FEMMES
LES FONT

E. de Girardin

Les hommes sont
ce que les femmes
les font.

N° 36 a. 8/10

Prix : 1 fr. 50

